

Fausse piste

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

hommes se rapprochaient les uns des autres, pour se réchauffer naturellement...

A peine l'aube commençait-elle à paraître, que nous aperçûmes, à travers les clairières de la forêt, de nombreuses colonnes russes, qui avaient sans doute reçu l'ordre de nous rejeter dans la Bérésina. Nous ne les fîmes pas attendre longtemps, et la journée du 28 novembre sera à jamais mémorable pour la gloire des Suisses.

Notre commandant Vonderweid, de Seedorf, après une première charge fort heureuse, continuait l'attaque avec vigueur, lorsque j'ordonnai à mon adjutant, le sous-officier Barbey, d'aller chercher des cartouches; il m'obéissait, quand il fut frappé d'un coup mortel. Je donnai le même ordre à un nommé Scherzenacker, qui reçut aussi un coup de feu au bras droit... Des nuées de Russes dirigeaient un feu tellement nourri sur notre régiment, que nous avions perdu, après une heure de combat, passablement de terrain. J'étais devenu le bras droit du colonel, qui ne pouvait suffire à tout; aussi, quand je vis que notre régiment cédait lentement du terrain, à cause de la fusillade, je fis ce que j'avais fait à Polotsk : battre la charge et attaquer les Russes à la baïonnette... Sept fois de suite nous les attaquâmes avec la même vigueur, et sept fois nous couvrîmes le terrain de leurs morts et de leurs blessés...

Nous allions tenter une huitième attaque, les Russes revenant toujours plus nombreux, lorsque j'eus le malheur d'être blessé au bras. Je continuai à combattre, malgré la douleur que j'éprouvai, mais, les Russes se rapprochant encore, je fus atteint d'une seconde balle, qui me brisa la jambe au-dessus du genou.

Je n'avais plus de cheval, il avait été tué à Polotsk. Le colonel Vonderweid, me voyant hors de combat s'approcha de moi, et mettant ses mains sur ses yeux, en signe de désespoir, je crois le voir encore : « Mon brave Bégos, s'écria-t-il, prenez mon cheval ! » Je n'oublierai jamais cette preuve de dévouement et d'affection de mon digne colonel, car Dieu sait ce qui l'attendait plus tard.

Une fois blessé, accompagné de mon fidèle domestique Dupuis, perdant mon sang par ma dernière blessure, il me restait encore de mauvais moments à passer avant d'être à l'abri des projectiles de l'ennemi. En quittant le bois, je jetai un dernier regard sur mes vaillants camarades. Plusieurs d'entre eux étaient Vaudois comme moi. J'en avais vu tomber un si grand nombre sous les balles russes, que je me disais en moi-même : Les reverrai-je encore ?

Notre régiment ne fut pas le seul qui combattit avec valeur. Le 1^{er} régiment suisse, qui se trouvait à peu de distance, montrait la même intrépidité. Mon excellent et digne ami le capitaine Rey, se voyant aussi pressé par les Russes, fit battre la charge pour l'attaque à la baïonnette; tous ses tambours furent mis hors de combat; alors, prenant la caisse de l'un d'eux, il battit seul la charge à coups redoublés. Noble exemple de courage que j'aime à retracer dans ces lignes !

Par les dernières pages des mémoires de Bégos, on peut se faire une idée de ce que fut la lamentable retraite de Russie. Pêle-mêle, l'armée française fuit à travers les plaines blanches, où tombent par milliers les hommes tués par le froid et la faim, plus encore que par les balles des cosaques. Le capitaine Bégos voit succomber à ses côtés son bon colonel Vonderweid, son domestique Dupuis et d'autres de ses compatriotes encore. Lui-même échappe miraculeusement à la mort. Incapable de marcher ou de se tenir à cheval, à cause de ses blessures et de ses membres gelés, il excite la compassion d'autres fuyards ou de braves paysans d'Allemagne. On le transporte de bourgade en bourgade sur des traîneaux ou des charrettes. Bien souvent, les arrêts se prolongent parce que, pendant la nuit, on lui a volé chevaux et véhicule. Enfin il arrive à Berlin. Un de

ses camarades, Vinet, d'Aubonne, le conduisit à l'Hôpital :

J'avais hâte de faire examiner mes blessures par le chirurgien en chef. Cet examen ne parut pas favorable; il s'agissait de me couper la jambe. Cette opération me souriait fort peu; mais, outre la jambe droite, fracassée par une balle partagée en deux et que j'ai conservée en souvenir des Russes, je priai l'habile chirurgien d'examiner mon pied gauche, gelé aux extrémités : il ne me servait pas à grand chose. Après avoir enlevé les mauvais linges qui l'enveloppaient, le chirurgien jeta de côté quelque ingrédient inconnu. Examinant mon pied de plus près, je vis que l'orteil s'était détaché. Les autres doigts n'étaient guère en meilleur état, et le mal en avait tellement diminué le volume qu'il ne restait plus que les os. Le chirurgien ne s'arrêta pas en aussi beau chemin : il prit sa scie et me scia les dernières phalanges des cinq doigts du pied avec une dextérité remarquable. Quarante-quatre ans se sont écoulés dès lors, mais je crois entendre encore ce bruit strident qui se communiquait à tous mes nerfs, car alors le chloroforme n'était pas inventé...

Après bien des années d'absence, je fus heureux de me retrouver au milieu de mes compatriotes et de plusieurs membres de ma famille. Comme cela se voit toujours en Suisse, j'obtins, comme ancien militaire, la confiance de mes concitoyens, et je fus nommé juge au Tribunal du district d'Aubonne. Mes quatre frères étaient encore au service de Napoléon. Tous succombèrent, sauf l'aîné, qui, après avoir servi le roi Murat, fut nommé commandant de l'île d'Ischia, où j'eus le plaisir de le revoir encore une dernière fois en 1846.

Enigme.

Mon corps est sans couleur comme celui des eaux, Et selon la rencontre il change de figure. Je fais plus, d'un seul trait, que toute la peinture, Et puis, mieux qu'un Apelle, animer mes tableaux. Je donne des conseils aux esprits les plus beaux, Et ne leur montre rien que la vérité pure; J'enseigne sans parler autant que le jour dure; Et la nuit on me vient consulter aux flambeaux.

PRIME offerte à la personne que le sort aura désignée : un volume, *Causeries du Conteur*, 1^{re} série, illustrée.

Fausse piste. — Ne jugez jamais un homme d'après le parapluie qu'il a sous le bras.

— Pourquoi ?

— Il est bien rare que ce soit le sien.

Parfaitement. — Au buffet de la gare de ..., un voyageur demande au patron :

— C'est bien ici que l'on dînait si bien il y a deux ans ?

— Oui, monsieur, du temps de mon prédécesseur.

Le vrai malheur.

DIRE qu'il y a des gens qui se plaignent de la dureté des temps, des rigueurs du sort, de la déloyauté croissante des hommes, de la maladie, des voleurs, des assassins, des inondations, des incendies, des tremblements de terre et de combien d'autres incidents de même acabit.

Eh ! misère de misère, peut-on s'arrêter à pareilles choses. Qu'est-ce que tout cela à côté de ce que l'on appelle — par ironie, sans doute — les « petites contrariétés » de la vie !

Tenez, est-il supplice plus affreux que de causer avec un homme qui, dans une société nombreuse et choisie, vous prend par le bouton de votre habit, vous tire, vous isole de la compagnie, vous incruste dans un angle du salon, vous y tient bloqué et vous conte, pour la centième fois au moins, une insipide histoire dans laquelle

il est, naturellement beaucoup question de lui ?

Est-il rien de plus mortifiant que de raconter, en joyeuse compagnie, une anecdote sur la conclusion de laquelle on escompte un petit effet, et, crac ! d'entendre tout à coup un auditeur s'écrier :

— Ah ! oui... parfaitement... c'est ça... je sais...

et qui, impitoyablement, achève le récit et vous vole votre petit triomphe.

Ou bien encore, un jour de bise, alors qu'on marche d'un pas accéléré, pressé de se mettre à l'abri, rencontrer sur son chemin un personnage allant du même pas. Pour éviter un heurt, on se détourne à droite. Pan ! on se trouve nez à nez avec lui, qui avait eu justement la même intention que vous. On se rejette alors précipitamment à gauche. De nouveau, rencontre de nez. On fait ainsi cinq ou six évolutions consécutives avant de pouvoir continuer son chemin. C'est agaçant au possible.

Etc., etc. On en pourrait citer comme ça pendant des heures, de ces supplices, torture incessante, journalière, de la pauvre humanité. Voilà ce qui rend la vie insupportable; voilà le malheur vrai, authentique. Le reste?... purée, comme dit le gavroche. C'est pas la peine d'en parler.

La semaine-attractions.

Théâtre. — Demain, dimanche, en matinée, nous aurons une troisième de *Frère Jacques*, suivi de *L'anglais tel qu'on le parle*, une troisième également. Le soir, à 8 heures, *Les pirates de la Savane*, un drame à grand spectacle, qui n'est pas nouveau à Lausanne, mais qui nous sera donné comme il ne l'a pas encore été. M. Bonarel a fait venir tout exprès le soleil des tropiques. Effets de lumière tout simplement merveilleux. — Mardi 29. A la demande générale, troisième de *Tartufe* et quatrième de *L'anglais tel qu'on le parle*. — Jeudi 31. *Cœur de moineau*, de Louis Artus.

✱

Kursaal. — Hier eut lieu la première de *Fêtes seulement*, la revue annuelle, attendue depuis plusieurs semaines avec d'autant plus d'impatience qu'on nous promettait des choses sans pareilles. Eh bien, nous ne pouvons, à l'égal de nos grands confrères quotidiens, entrer dans les détails, mais nous pouvons vous dire, en pleine sincérité, que la réalité dépasse tout ce que l'on s'était figuré. L'œil, l'oreille, l'esprit, tout a son compte. Les artistes et danseuses — il n'y a que l'élément féminin qui compte dans une revue — sont charmantes, les costumes, des plus gracieux; les décors, de vraies surprises. La musique et les couplets ne leur cèdent en rien. *Fêtes seulement* est un succès sur toute la ligne.

Vous avez frappé juste

lorsque vous dites : Le Café de malt Kathreiner est la boisson la plus saine et la plus agréable qui existe ! En ceci vous n'êtes pas seulement d'accord avec les centaines de mille personnes qui ont appris par leur propre expérience à connaître et à apprécier les avantages du Café Kathreiner, mais vous partagez aussi l'avis des premiers médecins et savants de notre temps. Le café rend malade, il épuise le cœur et les nerfs, comme l'a prouvé la science nouvelle d'une façon indiscutable. Le Café au malt Kathreiner, par contre, se distingue par son heureuse propriété d'être à la fois profitable à la santé et d'avoir un goût aromatique semblable à celui du café. Voici tout le secret de la grande faveur dont il jouit partout. Faites donc un essai avec le Kathreiner.

AVANTAGES PARTICULIERS de la publicité dans le CONTEUR VAUDOIS

- 1° Lecteurs nombreux et de joyeuse humeur.
- 2° Accès dans les familles, cercles, cafés, etc.
- 3° Huit jours en lecture.
- 4° Attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.